CAHIERS DU SUD

Tome XXX — 2me Semestre 1949

36me Année — N° 297

SOMMAIRE

●

CHARLES DU BOS ET NOUS

●

ESSAIS

●

QUESTIONS RHÉTORIQUES (III)

CHRONIQUES

LES LIVRES

La Poésie :

Le Roman :

Essais et Variétés :

Etudes Méditerranéennes :

●

LAVERA, PREMIER PORT EUROPEEN DU PETROLE

Midi, vertical, embrase la mer. Les collines roulent leur dos gris et blanc. Nul vent : le thym, le romarin et les résines distillent leur encens rustique et le cri monotone d'un oiseau...

Dépassé Martigues, l'image d'un figuier de Barbarie aperçu dans quelque jardinet réveille des souvenirs de voyage oriental et, le passé se surimprimant au paysage présent, recrée à s'y méprendre certain coin perdu de Palestine. Il y a même, ces creux de désert morne, entre deux promontoires usés, où la vase s'encroûte de larges efflorescences de sel et répand cette odeur morte des bas-fonds jordaniens.

Il ne manque au décor que le mouvement des caravanes où des bourricots pelés trottinent parmi la lente procession des chameaux. C'est, à vrai dire, le temps pour une arrivée de Rois Mages venus de Perse avec leurs mystérieux trésors...

Rêveries...

●

Mais la réalité n'est pas si lointaine. Aux bords de cette mer qui scintille, d'autres caravanes parviennent d'Orient. Et les flancs des montures d'acier recèlent la nouvelle richesse, ce liquide épais et noir qui est un autre or : le pétrole. A peu de distance de Marseille — si près en vérité qu'on l'a baptisé « annexe » — le port de Lavéra, certain d'un nouvel essor économique, connaît une activité prodigieuse.

Les sceptiques souriront : « Dépassé le pétrole !... » Tant s'en faut. Car, si la civilisation pointe vers l'âge atomique, le commun des mortels vit encore à l'âge du pétrole. Or, c'est le sol de l'Orient qui recèle les plus importants gisements actuellement connus, les forêts englouties, où la sonde va révéler l'huile précieuse jaillissant par millions, milliards de barils, le tiers des réserves estimées du globe.

Pour d'impérieuses raisons économiques, il fallait non seulement placer les industries transformatrices à proximité des lieux d'extraction, véritables déserts, mais encore les implanter dans un pays capable d'assurer par sa clientèle de consommateurs, un débouché régulateur compensant le hasard de l'exportation. C'était la France, c'était Marseille, au bord du monde méditerranéen.

Lavera, dans la zone du plus grand Marseille. Ce paysage gris et bleu convenait parfaitement. Et le passé, ici, rejoignait le présent. A proximité de Fos, où les sables du golfe dissimulent une ville d'Ys antique, et de l'étang sur les rives duquel le peuple des Avatici édifia jadis sa capitale, face à ce fossé d'eau que les légions de Marius creusèrent de leurs mains, s'érige aujourd'hui le premier combinat pétrolier d'Europe. Et les mécaniques de ce siècle fouillant le sol, rejettent pêle-mêle les substances minérales et les tessons de poterie campanienne.

Ce que les anciens avaient à peine effleuré, les hommes de maintenant le bouleversent et le remodèlent. Ce n'était pas assez que la Nature s'adaptât depuis des temps à nos désirs. Voici qu'on lui impose la rigueur d'une utilitaire mais fructueuse géométrie.

Les festons de la côte ensevelis dans de nouveaux terre-pleins, l'étang de Caronte où naguère « picorait le foc » d'une barque paresseuse, les voici tirés au cordeau, regrattés, réinscrits avec un visage net. Sur ce palimpseste de sol et d'eau, bien malin qui déchiffrera l'ancienne écriture !

Abolies les criques étroites où l'équipage massaliète tirait son vaisseau au sec et faisait sécher les filets ! Il faut des entrées sûres, des bassins d'eau profonde, des plans d'eau où les géants de 22.000 et de 40.000 tonnes pourront évoluer à l'aise avec la meute des remorqueurs et des caboteurs à leur suite.

Toujours plus de pétrole, dans des navires toujours plus grands et plus rapides ! Les usines sont là, gîtées dans les anfractuosités de la côte, allongées sur la grève des lagunes ; étincelantes le jour, de leur parure de réservoirs ; illuminées la nuit de dix volcans de gaz incandescent. A leur soif insatiable le quadruple déversoir des pipe-lines distribue l'épais breuvage.

Toujours plus de pétrole !... Mais là où les galères passaient sans crainte avec leur maigre fardeau d'amphores, un seuil rocheux traîtreusement barre la passe, et plus loin, ce sont les hauts-fonds de sable.

Pendant plus de vingt ans, les premiers industriels du pétrole, installés là ont dû faire comme dans les ports africains où la barre sévit. Mais on n'a plus le temps d'alléger en mer le pétrolier trop lourd pour éviter le piège. Alors, on supprime ce dernier. Haletante et crachant sa vapeur, une dérocteuse hollandaise unique au monde, est venue pilonner le roc, l'émietter. Derrière, passent les dragues à godets. Plus loin, la suceuse-refouleuse ; sables et pierres mêlés iront combler ailleurs, un quartier de ce zuyderzée miniature. Au terme de l'opération : deux mètres d'eau supplémentaires sur des hectares de mer, offrant aux navires la profondeur du canal de Suez ; des terre-pleins surgis de l'eau et la surplombant de plus de trois mètres... autres hectares gagnés.

Dans la vase stérile des salines, par des procédés inédits, se planteront les fondations métalliques des môles. Cinq bassins parallèles de 120 mètres de large s'ouvriront face au Nord.

Voilà cinq ans que l'on creuse et que l'on remblaie. Il paraît superflu d'aligner les chiffres, les mètres cubes et les milliards. Et s'il le faut, pourtant, on creusera encore ; non seulement à Lavera, mais dans le canal de Suez, qui s'avère trop petit pour les « cuirassés » du pétrole.

Des installations provisoires s'ajoutant aux appontements déjà en service avant la guerre, ont permis, l'an dernier, un trafic de plus de trois millions de tonnes. A partir de juillet et au fur et à mesure de l'avancement des travaux, les techniciens prévoient sept, puis dix et peut-être douze millions de tonnes par an.

Les usines attendent... Elles ont prononcé leur offensive et le rythme des marteaux scande l'érection d'énormes bacs de métal. Au repli de collines d'où la sauvagine a fui, s'arrondissent leurs dômes. Une route comme une plaie crayeuse, tranche le flanc des vallons, soulignée de noir par les épaisses artères de fonte où la pulsation des pompes chassera le pétrole vers le corps industriel.

Des hommes, torse nu, conduisent des machines étranges, vont, viennent...

Tout cela choque, à présent, le rêveur épris de solitude et de poésie. Demain, une vie nouvelle y règnera, où l'on aura moins le temps de rêver... Il faudra changer d'aède. Si Brauquier a chanté à l'aube du siècle, le négoce marseillais et son aventureuse noblesse, n'en faudra-t-il pas un qui célèbre le grand labeur des hommes de ce demi-siècle, l'ampleur de vues, l'initiative et le réel courage de cette grande Compagnie consulaire, inspiratrice et responsable de l'œuvre menée à bien par les techniciens ?

Placée à la Libération dans une situation non moins angoissante que celle qui, voici trois siècles et demi, justifia sa création, la Chambre de Commerce de Marseille, en constante liaison avec la Direction du Port et les services maritimes, a non seulement redressé la situation, mais ouvert l'avenir.

Demain, grâce à ces travaux, d'Abadan, de Tripoli, de Ras Tanura, comme hier de Phénicie, de Phocée, des Echelles du Levant, les flottes de l'or noir apporteront à l'économie marseillaise de quoi maintenir « son premier état et splendeur » et dresser bien haut son pavillon de ciel et d'écume.

CONSTANT VAUTRAVERS.

RENAISSANCE DU MUSEE DES BEAUX-ARTS A MARSEILLE

Vous avez visité le traditionnel musée de province. Souvenez-vous : une rue retirée, introuvable ; une façade rébarbative, une pancarte couverte d'interdits.

C'était, par chance, ouvert. Au reste, il pleuvait. Un gardien désœuvré a ouvert de mauvaise grâce à ce touriste anonyme, venu tuer le temps à peu de frais entre deux trains.

Vous êtes resté planté au milieu de salles aux pénombres d'aquarium, gagné par le froid et l'humidité, rebuté par une tenace odeur de moisissure administrative et de renfermé... Trois pas : la cimaise vous a désorienté, offrant une carapace continue de tableaux où les œuvrettes des « enfants du terroir » glorieusement léguées, étouffaient quelque chef-d'œuvre authentique par l'éclaboussante insolence de cadres assurément plus chers que ce qu'ils entouraient.

Siècles, écoles, manières, se bousculaient, se heurtaient, se mêlaient.

Vous êtes parti dégoûté, poursuivi par l'écho de vos seuls pas. Et la poussière réglementaire est, lentement, après vous, retombée.

●

Prononcez : « Musée » devant votre miroir. Ce vocable dessine sur vos lèvres une moue. Dédain ou suspicion ? Les deux, sans doute. Et c'est un fait que le musée de province est généralement déserté. En, cette matière — comme en beaucoup d'autres — la suprématie appartient aux capitales. Il n'est musée — dit-on — que de Paris...

Mais les amateurs savent pourtant qu'on ne peut négliger ceux de Lille, de Grenoble, de Montpellier, ne serait-ce que parce qu'on y trouve en nombre les toiles de grands maîtres, que les hasards de la naissance ou de la vie du peintre, un legs important ont rassemblées là, tels les Courbet de Montpellier. Et ces musées, je vous assure qu'ils ne sont pas visités au pas de course ou simplement inspectés au passage d'un regard fouilleur d'antiquaire.

•

C'est d'une révolution analogue que nous voudrions vous entretenir. Marseille s'est souvenue qu'elle fut et doit demeurer une métropole méditerranéenne de l'esprit. Et, parmi les manifestations qui ont jalonné avec éclat l'année écoulée, il convient de noter la réouverture de son musée des Beaux-Arts.

Un travail assidu et discret a permis cette réalisation, qui n'est pas sans mérite ni agrément. M. H. Guillet est un actif conservateur : Tout le secret de sa réussite réside dans le choc de ces mots. Il a hérité d'un musée provincial, passablement endommagé, de surcroît, par la guerre ; il en a fait un musée, un vrai musée, qui intéresse et qui émeut.

Accueilli dès l'escalier par les vastes compositions de Puvis de Chavannes, le visiteur éprouve un sentiment nouveau lorsqu'il passe le seuil.

M. Guillet a justement pensé qu'il fallait avant tout choisir et mettre en valeur. Et les salles immenses et sonores ont vu se dresser de place en place des cloisons qui, sans « couper » l'ensemble, offrent un plus grand espace aux expositions.

Les tapisseries sombres « éteignaient » la vision. On les a supprimées et remplacées, selon un procédé à la fois très moderne et très ancien, par une décoration à la fresque d'une nuance générale gris-vert où les motifs se détachent à peine et composent la toile de fond idéale. Cette sobriété, qui répugne à l'uniformité, a permis de mettre en valeur les trésors réels insoupçonnés du musée marseillais.

Hier, seize cents peintures, près de mille dessins ou aquarelles, étalés côte à côte. Aujourd'hui, un nombre plus réduit de toiles, que des restaurateurs attentifs ont rendues à leur éclat primitif et... à leur cadre d'époque, disposées avec goût, mais cependant classées selon une juste chronologie, occupent les cinq salles de peinture.

On ne saurait ici, sans décevoir, passer en revue un catalogue particulièrement riche. Le musée de Marseille s'impose cependant à l'attention par le nombre et la valeur de ses toiles anciennes. Toutes les recherches qui furent celles des peintres du XIIIe au XVIe siècle, peuplent la salle A. Un volet de rétable de l'école allemande du XVe et un excellent tableau du Pérugin (La famille de la Vierge), en sont, sans doute, les pièces maîtresses.

La célèbre « chasse au sanglier », où Rubens et son atelier ont mis toute leur fougue, occupe la place d'honneur dans la salle suivante, avec une « Adoration des Bergers », où l'artiste a tressé une extraordinaire guirlande de mains. Snyders, Lesueur, Ruysdaël, Teniers, y figurent honorablement.

Avant de passer dans la pièce ensoleillée où les peintres provençaux, de Gustave Ricard à Seyssaud, entourent un marbre frémissant de Puget, il faut s'arrêter dans celle du XVIIIe siècle où Françoise Duparc, en deux admirables portraits de femmes, démontre — avec quel bonheur ! — que le blanc est une couleur. Avec Millet, Isabey, Courbet, Corot, Ziem, Monticelli, Ingres, le XIXe siècle bénéficie d'une représentation homogène.

Seuls, peut-être, les peintres modernes, en nombre réduit, demeurent à la recherche d'un « logement ». Mais M. Guillet caresse amoureusement certain dessin de Picasso, qui figurera quelque jour en bonne place.

Il était juste enfin, que Marseille consacrât à Daumier une place importante. Les secrets du grand caricaturiste, pour qui saura observer, sont mis à nu dans cette salle discrète ; trente-six bronzes coulés d'après ses modelages d'argile soutiennent la confrontation avec toute une parenté lithographique. Quel sculpteur eût été Daumier !...

Lorsque la chaleur artificielle viendra s'ajouter à celle du soleil, et que — peut-être — des sièges judicieusement disposés permettront à l'amateur de savourer son plaisir, tout sera parfait.

Mais, d'ores et déjà, l'essentiel est achevé. Nous avons un musée à Marseille. Il va falloir l'enrichir pour lui mériter la faveur croissante de ceux qui en prennent le chemin.

CONSTANT VAUTRAVERS.

LA PEINTURE A MARSEILLE

PIERRE AMBROGIANI (*Galerie Jouvène*)

Je crains fort qu'il ne soit à la fois trop tard ou trop tôt pour dire quoi que ce soit de nouveau, et à plus forte raison d'essentiel, sur Pierre Ambrogiani. Trop tard, parce que sa réputation, si justifiée soit-elle, s'est édifiée à partir de trop de malentendus. Aussi bien est-ce la règle de nos jours du fait de tous ces reportages bien intentionnés, mais terriblement nocifs qui, glanant des détails anecdotiques ou pittoresques campent le « personnage » d'un artiste sans pour autant se préoccuper de son œuvre. Quand je dis qu'il est trop tôt, je ne pense point tellement au courant de préjugés favorables qu'il faut remonter en l'occurence, car c'est tâche aisée pour tout esprit libre, qu'à la situation même de Pierre Ambrogiani, artiste dans la force de l'âge et qui se cherche toujours. Il est à souhaiter que tous ceux qui admirent ce peintre sans toujours le comprendre, saisissent la leçon, et en quelque sorte le rappel à l'ordre, que lui-même vient implicitement formuler par sa récente exposition chez Jouvène.

Dans la vitrine de la Galerie, on pouvait admirer un Monticelli de la troisième manière, et il va de soi que le parallèle désormais de règle entre les deux princes marseillais de la couleur était logique et bien de nature à flatter le goût instinctif des amateurs locaux. Qui ne rêverait de voir un jour les couleurs éclatantes d'Ambrogiani prendre la patine translucide, les effets d'émail du maître de l'autre siècle ? C'est miser peut-être sur un travail chimique de la matière dont il faut bien convenir que les lois nous échappent. Je sais trop qu'en bien des ateliers de la ville, on mise un peu aveuglément sur cette mystérieuse transmutation, et je pourrais citer tant d'autres peintres d'ailleurs fort doués qui œuvrent si allègrement « en pleine pâte » qu'ils en viennent à confondre une toile avec une céramique. Cette sensualité, je dirais presque cette gourmandise de la matière, n'est pas loin de constituer le péché capital de l'Ecole marseillaise. Elle correspond à ce goût de l'éloquence, du verbe pour le verbe, dont doivent se défendre les écrivains de chez nous. Il ne s'ensuit pas qu'il faille totalement l'écarter, il est trop conforme à notre nature pour ne pas être à la base de notre originalité, le tout est de le discipliner. C'est précisément à quoi s'emploie Pierre Ambrogiani. Au premier abord, il n'y paraît guère. Des toiles comme *L'étal de poissons, Fleurs au vase vert, Fleurs au vase jaune,* et surtout le magnifique paysage dont j'ai oublié le nom, sont d'abord une fête pour les yeux et ne révèlent qu'à un connaisseur averti leur solidité de facture. Bien plus, *Le toréador assis* et *Le toréador devant la glace* qui jouent avec un étourdissant brio sur le thème de « l'habit de lumière » accentuent encore ce souci d'une peinture « palpable » dont j'évoquais tantôt les prestiges et les dangers en parlant de céramique. En revanche, l'illustrateur qu'est aussi Ambrogiani s'en donne à cœur joie avec des compositions de pure fantaisie comme *La bataille de Pavie* et le *Camp du drap d'or.* Avouons qu'il faut un drôle de courage pour s'attaquer à de tels sujets à notre époque, et que l'on parle de divertissements purs, je veux bien, mais je salue là une preuve d'indépendance. Il se trouve d'ailleurs, et c'est le signe d'une maîtrise qui se manifeste jusque dans le jeu, qu'Ambrogiani, avec son *Toréador blessé,* parvient à un merveilleux équilibre entre ses deux tendances, conjuguant à la fois la sûreté, la nervosité du dessin avec la

puissance suggestive de la couleur. Sa palette est de jour en jour plus riche, mais sa sensibilité va s'affinant. Il est bon que l'on rende hommage au tempérament, à la « génialité » d'Ambrogiani, mais ce serait injuste de s'en tenir là et de ne pas voir ses autres mérites moins éclatants, mais par là plus solides.

L. -G. G.

●

AU SOMMAIRE DE LA REVUE « GUERIR »

La dernière livraison de cette revue s'ouvre sur des « Conseils aux Hypertendus », article riche d'enseignements et de conseils du Docteur J. Valbert.

Dans ce même numéro de « *Guérir* », on peut lire d'intéressantes études sur : les miracles de la cour de ferme : les antibiotiques ont entièrement changé la médication moderne. Les engelures et leur traitement. La tularémie : maladie de l'homme et du gibier. L'étrange cas de Mirin Dajo, l'homme invulnérable. Les ennemis du pied. La peau grasse. Le travestissement : essai de psychopathologie sexuelle. La gastro-entérite des nourrissons. L'a, b, c, des vitamines. Rester jeune, rajeunir ! Coutumes médicales de Noël. Les hémorragies de la grossesse. Glaucome et iridectomie. La maigreur. Le sycosis de la barbe et de la moustache. L'homme et son milieu ; introduction à la cosmobiologie et de nombreux conseils relatifs aux assurances et sécurité sociales.

AU CLUB DE PROVENCE

Nous avons appris la mort de Dullin peu après son triomphe dans *l'Avare*, à Marseille. C'est donc le public qu'enthousiasma son passage, qui fut le dernier à l'applaudir. Marseille et le Club de Provence ont reçu les adieux de Dullin. Un tel souvenir marque désormais la carrière du Club et, en quelque sorte, la titre. A lui, à ses dirigeants d'en rester dignes.

Une représentation comme celle du *Pain Dur* maintient le niveau. La troupe de Barsacq fut étonnante. Ledoux, magnifiquement entouré, donna au personnage de Turelure un aspect plus complexe que celui réalisé par Renoir. Il le conçoit tout aussi âpre, mais plus divers. Il en fait ondoyer les lignes, montre l'homme rusé, haineux et sans cœur, mais sait alterner les accents de la force avec ceux de la persuasion. Le rôle est par lui recréé.

Nous n'avons pas, malgré la louange régnante, et cette sorte de bénédiction unanime qui accompagne les honneurs rendus tardivement à Claudel, grande tendresse pour *le Pain Dur*. Cette pièce semble s'être emparée des thèmes balzaciens les plus mélodramatiques pour ne pas en faire usage neuf. Le Turelure sort tout forgé de la Comédie Humaine avec un retard d'un demi-siècle. Et, d'autre part, la pièce reste souvent dans l'équivoque. Bien entendu, tout le monde sait que Claudel est un grand poète chrétien, mais quelle est au juste ici sa position à l'égard du judaïsme ? Le donne-t-il comme liquidateur et successeur ou comme narcotique d'une bourgeoisie dégénérée pour faciliter son glissement vers la tombe ?

Mais cela dit, la représentation elle-même fut un succès sans ombre. Il faut en complimenter la troupe de M. André Barsacq et naturellement, le Club de Provence qui nous promet pour le 24 janvier : *La Quadrature du Cercle*, de Valentin Kataiev ; le 14 février : *On ne badine pas avec le théâtre*, de Régis Arles, création du Club ; enfin, le 3 mars : *Mesure pour Mesure*, de Shakespeare, montée par Jean Dasté. Voilà du bel ouvrage. Nous sommes heureux de nous associer sans réserve à un mouvement qui, jusqu'à présent, n'a pas déçu.

AU GALION D'OR

Disons d'emblée que si *le Viol de Lucrèce* n'a pas répondu à notre attente, nous ne pensons pas qu'il faille juger le « Galion d'Or » sur cette représentation. Tout d'abord, ce n'est un mystère pour personne que, privée par une revendication inattendue du « Grenier de Toulouse » de la pièce de Cocteau, *la Machine Infernale*, qu'elle préparait avec soin, la troupe de Rosch a dû hâtivement mettre en œuvre celle d'Obey. Pressée par le temps, elle n'a pu donner sa mesure.

Mais cela dit, quelques réflexions s'imposent. *Le Viol de Lucrèce* porte sa date, c'est une expérience révolue. Le meneur de jeu, qui n'est pas une trouvaille récente — puisqu'il simplifie le chœur antique — a sa raison d'être chez Claudel (*Le Soulier de satin*) quand il raconte une action dont nous ne sommes pas témoins ;

il peut alors dilater l'effet jusqu'au sublime : nous l'avons vu dans *Noces Noires*. Mais il n'a que faire quand l'action se passe sous nos yeux. Et nous assistons à ce paradoxe : voir mettre sous cloche deux excellents acteurs réduits à mimer leur rôle, pour confier ce dernier à deux récitants, acteurs de second plan. L'action se dédouble ; il y a interférence entre l'imagination et la vue ; le dramatique doit se muer en plastique et dans cette discordance, l'unité s'écroule. *Le Viol de Lucrèce* est une erreur.

Autre erreur qui en découle, c'est de confier à Marie-Ange Dutheil, âme dévorante et qui se dilate dans les personnages torturés, le rôle d'une grande matrone romaine, toute de plénitude et de stabilité. De même, quels que soient les talents d'André Rosch, ils ne pouvaient suffire à animer Tarquin le Superbe, bête brute, qui doit à la lettre violer Lucrèce sans complaisance de la partenaire. Enfin, ce théâtre où la plastique vient si malencontreusement se substituer au drame, exige un concours de belles académies. Or, sans désobliger personne, on peut dire qu'il y avait quelques lacunes. Et le décorateur lui-même, très remarqué dans *le Malentendu*, et dans *la Route au Tabac*, ne nous a pas semblé particulièrement inspiré par la pièce. René Allio nous doit aussi sa revanche.

Le « Galion d'Or » a joué de malheur. Pour tirer la conclusion de l'aventure, il doit retrouver le climat de ses débuts. Nous redemandons une *Antigone*. Nous espérons l'avoir bientôt, puisque la troupe s'est mise courageusement au travail et montre *Yerma* de F.-G. Lorca.

AUX QUATRE VENTS

Gaston Mouren qui, par prudence, s'est concilié les « Quatre Vents », les a glorieusement en poupe. Problème ardu à priori qu'il résoud avec sa ténacité, sa gentillesse un peu taciturne, cette bonne volonté et cette bonne foi que je n'ai jamais vu faiblir depuis quarante ans. On peut bien le dire : son succès n'est pas celui d'un heureux gagnant du gros lot ! Il est dû autant à sa persévérance qu'à ses talents. Grâce à ses efforts, les « Quatre Vents » ont leur public, et dans notre bonne ville, on sait quels renouvellements, quelle ingéniosité, quels labeur et dépenses de toutes sortes cela signifie.

Mais il a fait mieux : il a su, non seulement gagner l'estime de ses confrères, directeurs d'équipes théâtrales, ce qui témoigne en faveur de sa loyauté et de sa bienveillance, mais encore par bonne camaraderie il a fait place auprès de lui à ceux qu'à tort on pouvait croire ses concurrents. Et l'on a vu tout récemment le « Galion d'Or », répondant à un bel élan de solidarité théâtrale, venir sur les tréteaux des « Quatre Vents » présenter un *Hommage à Jacques Copeau*.

Marie-Ange Dutheil, Geneviève Allio et André Rosch ont lu avec autorité des textes émouvants qui disaient la ferveur profonde du fondateur du « Vieux Colombier » et donnaient à sa carrière sa signification réelle, celle d'un sacerdoce. Les trois principaux acteurs du « Galion d'Or » nous ont ainsi replacés dans un temps où, comme l'affirme M. Régis Arles, « on ne badinait pas avec le théâtre ».

Cette ouverture grave fit d'autant plus contraste avec le spectacle des « Quatre Vents » : *La Locandiéra,* pièce de Goldoni, que Jacques Copeau monta jadis au « Vieux Colombier ». On ne manque pas chez Mouren d'esprit de suite.

Ce fut une représentation charmante, non sans défaut, certes, mais lestement enlevée par la principale protagoniste, Mlle Colette Meyer, dans le rôle de Mirandoline. Cette jeune actrice possède toutes les qualités qu'on exige des soubrettes classiques; elle en a le physique alerte et le tempérament; elle trace un jeu de balle élastique avec des souplesses de chatte. Cette plénitude qui vient avec l'âge, lui donnera une étourdissante autorité. Ses partenaires pâlissaient un peu à ses côtés; seul, le Chevalier, joué par M. Manac, ne souffrit pas trop de son éclat.

La mise en scène était réussie; le décor s'y prêtait par son dispositif et ses coloris heureux. Goldoni, s'il ne peut faire oublier Molière, fut en somme gaillardement rendu.

Mais ce qu'il faut bien préciser quand on parle des « Quatre Vents », c'est qu'ils demeurent un théâtre d'essai. Le groupe de Mouren reste bien dans la tradition dont il se réclame : celle d'un dévouement sans limite à la scène;

l'indigence des moyens le sert finalement mieux qu'elle ne le gêne. Aucun spectateur ne la remarque, ni ne s'aviserait de la lui reprocher, car nul ne s'attend à lui voir jouer *Le Soulier de satin !* Son public apprécie une telle formule, puisqu'il ne s'en lasse pas. Eloignée de la conception dite « littéraire », qui va se discréditant sans cesse, comme des vaniteuses performances où le texte disparaît sous de coûteux oripeaux, cette formule est la seule qui s'oppose valablement à celle des boulevards, la seule qui puisse à chaque époque de décadence, régénérer le théâtre.

J. B.

•

CONCERTS CLASSIQUES

Quoique d'une portée moins exceptionnelle que celle de Belà Bartok, maître incontesté de l'Ecole hongroise moderne, l'œuvre de Zoltan Kodaly représente, elle aussi, une importante contribution à l'art musical contemporain. Pourtant, le nom de l'auteur du *Psalmus Hungaricus* figure rarement aux programmes des grands concerts, et c'est pourquoi l'on doit savoir gré à André Navarra d'avoir inscrit au sien la *Sonate pour violoncelle seul,* opus. 8. Cette œuvre aux trouvailles mélodiques et rythmiques savoureuses, fruit d'une imagination toute imprégnée du folklore national, et qui utilise au maximum les multiples ressources de l'instrument, sans pour cela verser dans la virtuosité pure, permit à André Navarra d'affirmer une fois de plus son étonnante maîtrise. Technique irréprochable, intelligence profonde du texte, sonorité à la fois prenante et personnelle, telles sont les qualités majeures de ce grand interprète, qualités dont bénéficièrent également le *Concerto* de Dvorak et une page de J.-S. Bach ajoutée en bis. L'orchestre, sous la direction d'Amable Massis, nous donnait à ce même programme des exécutions soignées de l'*Ouverture* du Freischütz, de la *Symphonie* de Franck et d'un poème symphonique de Louis Aubert, *Le tombeau de Chateaubriand,* présenté en première audition.

Le 7 décembre, très beau récital d'Andrès Ségovia. Tout a été dit sur cet extraordinaire guitariste, dont chaque interprétation, en particulier celles des grands maîtres classiques, est une leçon de style. Comme celui de Gieseking, comme celui de Pablo Casals, l'art parfait de ce virtuose peut et doit servir de modèle aux instrumentistes de ce temps.

J'ai moins aimé le concert suivant, donné avec le concours de la pianiste Magda Tagliaferro, dont le talent m'a paru assez inégal. Si j'ai pleinement goûté le *Prélude* extrait de la suite « Pour le piano », de Debussy, les *Jeunes filles au jardin,* de Monpou, la *Danse de la vie brève* de de Falla, j'ai été surpris par une certaine sécheresse du toucher dans le *Concerto* de Schumann, et, dans le final, par un manque de netteté dû sans doute à un mouvement trop rapide.

Au programme du même concert, la *Symphonie pastorale* et la 2me *suite de Daphnis et Chloé,* dirigées avec autorité par André Audoli.

A. NIKIPROWETZKY.

MUSIQUE ENREGISTREE

En 1873, mourut à Milan, Alessandro Manzoni. Verdi venait de terminer son unique *Quatuor à cordes,* cette belle œuvre dont le Nuovo Quartetto italiano nous a donné naguère une savoureuse exécution, qui mériterait d'être gravée; le grand musicien italien fut profondément affecté par la disparition d'un écrivain qu'il aimait et admirait entre tous, et il dédia à sa mémoire sa *Messe de Requiem,* dont « La Voix de son Maître » vient de nous présenter l'enregistrement intégral en dix disques. On a parfois reproché à cette œuvre son caractère théâtral; l'objection vaut sans doute pour le Dies Irae et le Tuba mirum, qui conservent cependant une indéniable majesté; mais, quoique il utilise quelquefois des thèmes un peu faciles, le Requiem renferme des pages de tout premier ordre, dignes en tous points du futur auteur d'*Othello.* L'interprétation réunit les noms prestigieux de Maria Caniglia (Soprano), Ebe Stignani (Mezzo), Benjamino Gigli (Ténor) et Ezio Pinza (Basse), et les Chœurs et l'orchestre de l'Opéra de Rome sont placés sous la direction de Tullio Serafin. Imposante réalisation, à laquelle on ne saurait reprocher qu'une légère opacité dans la gravure des deux premiers disques.

Autre édition monumentale, chez Polydor : l'enregistrement semi-intégral, en 18 disques, de la *Passion selon Saint-Mathieu,* de J.-S. Bach. Bruno Kittel le réalisa en 1942, quelques mois avant sa mort, et des circonstances défavorables en ont fait différer jusqu'à ce jour la publication en France. Je n'en ai pu entendre que quelques fragments, notamment l'admirable « Pitié pour moi, Seigneur », confié à l'alto généreux de Gusta Hammer, la pathétique scène de la Mort, une partie de l'air du ténor « Permets qu'auprès de toi je veille », magnifiquement chanté par Walter Ludwig. La qualité des voix, la parfaite discipline des masses chorales (impressionante dans le choral « Quand notre heure », entièrement chanté *pianissimo*), la profonde conviction du chef et des interprètes donnent à ce chef-d'œuvre une *présence* étonnante. On peut craindre que le public français soit un peu dérouté par l'importance des récitatifs, chantés en allemand; mais c'est là un risque inhérent à l'entreprise, et il vaut mieux l'avoir accepté courageusement que de mutiler une œuvre où tout est indispensable à la beauté de l'ensemble.

Chez Columbia, deux enregistrements d'orchestre de tout premier ordre. Le premier, réalisé par Charles Munch à la tête de l'Orchestre National, est consacré à la *Symphonie Fantastique* d'Hector Berlioz. On n'a pas oublié la très belle version que Selmar Meyrowitz donna autrefois, chez Pathé de ce chef-d'œuvre, qui semble garder intacte son étonnante jeunesse; l'édition de Ch. Munch, m'a toutefois paru nettement supérieure; elle témoigne d'une clarté dans la construction, d'un relief sonore, d'une précision dans le détail et d'une puissance dans les ensembles, qui produisent la plus grande impression. Et quelle poésie dans l'admirable *Scène aux Champs* ! Le deuxième est dû à l'Orchestre Philharmonique de New-York, dirigé par Efrem Kurtz : *Gayaneh,* Suite de Ballet du compositeur soviétique Khatchaturian. Ce musicien occupe

actuellement une place privilégiée dans la nouvelle école russe, et on le tient pour l'égal des Prokoffief et des Chostakovitch ; je pense que cette situation enviable doit se justifier par des œuvres plus convaincantes que l'aimable divertissement qu'on nous présente. *Gayaney*, malgré des prestiges qui lui ont assuré déjà une certaine popularité, me paraît s'intégrer tout naturellement dans l'orbite de Tchaïkowsky : c'est le même esprit, la même recherche d'un pittoresque assez facile, actualisé par quelques procédés éprouvés (ainsi, le *glissando* des cuivres dans la déjà célèbre *Danse du Sabre*). Cette musique chatoyante, fort habilement écrite, et somme toute peu exigeante, peut être assurée de rencontrer le meilleur accueil auprès d'un large public, d'autant qu'elle est servie ici par une exécution très brillante et une gravure d'une exceptionnelle qualité.

Ne quittons pas la musique russe sans signaler une étincelante version de la *Kamarinskaïa* de Glinka, due à M. Jean Giardino, à la tête de l'Orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire. On remarquera la délicatesse du contrepoint dont les violons brodent le thème principal, formant un saisissant contraste avec la solide bonne humeur des cuivres. M. Giardino m'a paru moins heureux dans l'*Ouverture de Manfred* de Schumann ; je sais bien que la construction de cette œuvre si noblement pathétique impose à l'orchestre un déferlement de sonorités difficile à discipliner ; il me semble toutefois que les cordes ne se dégagent pas toujours de l'ensemble avec toute la netteté désirable. Par contre, l' « Apparition de la Fée des Alpes » atteint à une immatérielle légèreté. **(Pathé).**

Cette période particulièrement faste pour l'amateur de disques — les Fêtes de fin d'année y sont-elles pour quelque chose ? — lui propose également, et j'ai voulu terminer mon examen par cette parfaite réalisation, la *Symphonie No 39 en mi b. majeur* de Mozart, sous la prestigieuse signature de Bruno Walter. On peut n'être pas toujours d'accord avec ce que fait Bruno Walter, mais son interprétation témoigne d'une analyse scrupuleuse, d'un souci constant d'exprimer les moindres intentions d'un texte riche entre tous, et surtout d'une intelligence propre, plus qu'aucune autre, à pénétrer le miracle mozartien et à nous le restituer avec le frémissement même de la vie. (Voix de son Maître).

GASTON MOUREN.

LES DOCUMENTS ALGERIENS

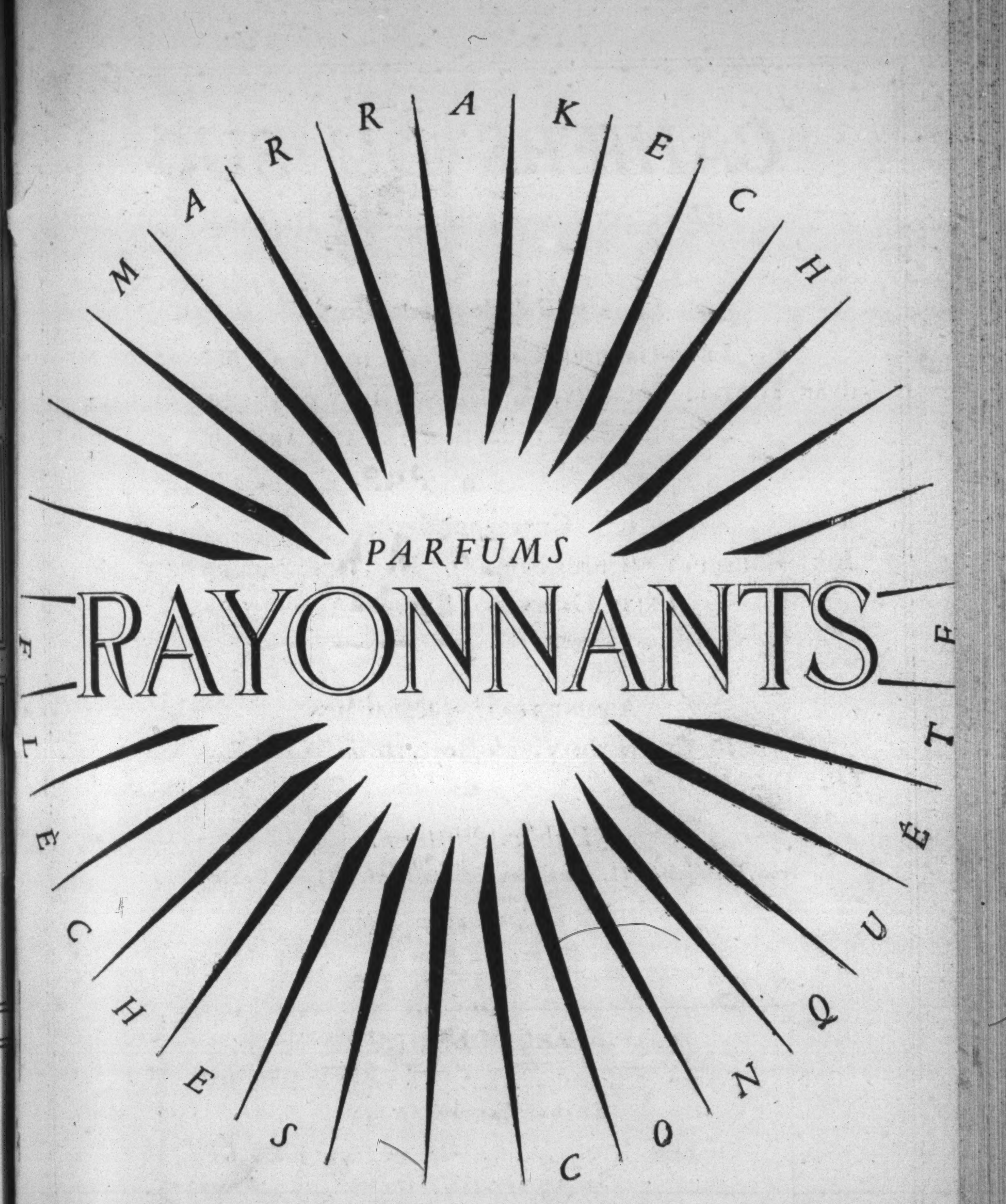
Avec les *Documents Algériens* qu'il publie à peu près chaque semaine, le ervice d'Information du Cabinet du Gouverneur Général de l'Algérie donne exemple d'un centre de documentation selon une heureuse formule. Chaque ujet est traité en 4, 6 ou 8 pages in-4°, avec parfois des planches, des cartes u des graphiques. L'ensemble reparaît dans un volume annuel classé en séries olitique, sociale, économique, militaire, culturelle, monographies. Parmi les erniers numéros de la série culturelle, signalons notamment des études de éo Barbès et de Boudali Safir sur la musique arabe, de Y. Allais sur Djemila, e A. Berthier, sur les fouilles de Tiddis, de Georges Marçais sur l'histoire e Honaïn, d'Emile Dermenghem sur les contes populaires, les souvenirs d'Abd-l-Kader dans la région de Mascara, les coutumes du Mouloud et Sidi Abderrahmane, patron d'Alger. La série Monographies contient de bonnes études sur Aurès, par Mathéa Gaudry.

●

UNE JEUNE REVUE A ALGER « SOLEIL »

Un groupe de jeunes poètes et écrivains courageux vient de faire paraître à lger une revue d'avant-garde sous le titre : *Soleil*. Chaleur, lumière, enthousisme, tel est le programme. Au sommaire du numéro 1, des vers de Jean énac, Kateb Yacine, Ph. Louit, M.-R. Bataille, un fragment de drame un u claudélien de Louis Foucher, des descriptions de dunes, par José Pivin et n conte saisissant de Mohammed Dib.

Le Pre resp.: JEAN BALLARD SOPIC, 36, Boulevard Michelet — Marseille


MARRAKECH
PARFUMS
RAYONNANTS
FLÈCHES
CONQUÊTE
DE
LANCÔME
PARIS

CAHIERS DU SUD

Directeur-Fondateur : JEAN BALLARD

•

Comité de Rédaction

LÉON-GABRIEL GROS, *Rédacteur en chef*
JEAN TORTEL, TOURSKY, A. BLANC-DUFOUR, PIERRE GUERRE
Secrétaire de rédaction : JEAN LARTIGUE

•

Correspondants

JOË BOUSQUET (Carcassonne), E. DERMENGHEM (Alger)
FÉLIX GATTEGNO (Buenos-Ayres)

•

ADMINISTRATION-RÉDACTION
10, Cours du Vieux-Port, MARSEILLE.
Tél. : DR. 53-62 • C. C. P. Marseille 137-45

Publicité littéraire
Néo Publicité, 71, Rue des Saints-Pères, 71 — Paris (VIe)

Dépôt et distribution à Paris :
28, rue du Four (6e)

ABONNEMENTS

France et Colonies ...... Un an (6 n^os) 750 frs
Le numéro, 140 francs

Etranger .... Un an (6 n^os) 975 frs
Le numéro, 175 francs

Le Directeur reçoit le Mercredi, de 18 à 20 heures

•

La revue ne renvoie les manuscrits non insérés que si l'auteur y joint une enveloppe timbrée à son adresse

EMPÉDOCLE

REVUE LITTÉRAIRE MENSUELLE

DEUXIÈME ANNÉE - N° 8 - 1950

SOMMAIRE

Le N° 120 frs

Rédaction :
12, Rue du Dragon. - PARIS (VIe)
LITtré 78-81

Administration :
13, Rue de Buci. — PARIS (VIe)
c. c. p. 1048-14

VOICI UN EXTRAIT DE

FRAGMENTS D'UN ENSEIGNEMENT INCONNU

DE P. D. OUSPENSKY

●

— Comment l'évolution doit-elle être comprise ?

— L'évolution de l'homme, répondit G., peut être comprise comme le développement eu lui de ces facultés et de ces pouvoirs qui ne se développent jamais par eux-mêmes, c'est-à-dire mécaniquement. Seule, cette sorte de développement, ou de croissance, marque l'évolution réelle de l'homme. Il n'y a, et il ne peut y avoir, aucune autre sorte d'évolution.

« L'humanité ne progresse pas, et elle n'évolue pas davantage. L'humanité comme le reste de la vie organique, existe sur terre pour les buts propres de la terre. Et elle est exactement ce qu'elle doit être pour répondre aux besoins de la terre à l'heure présente.

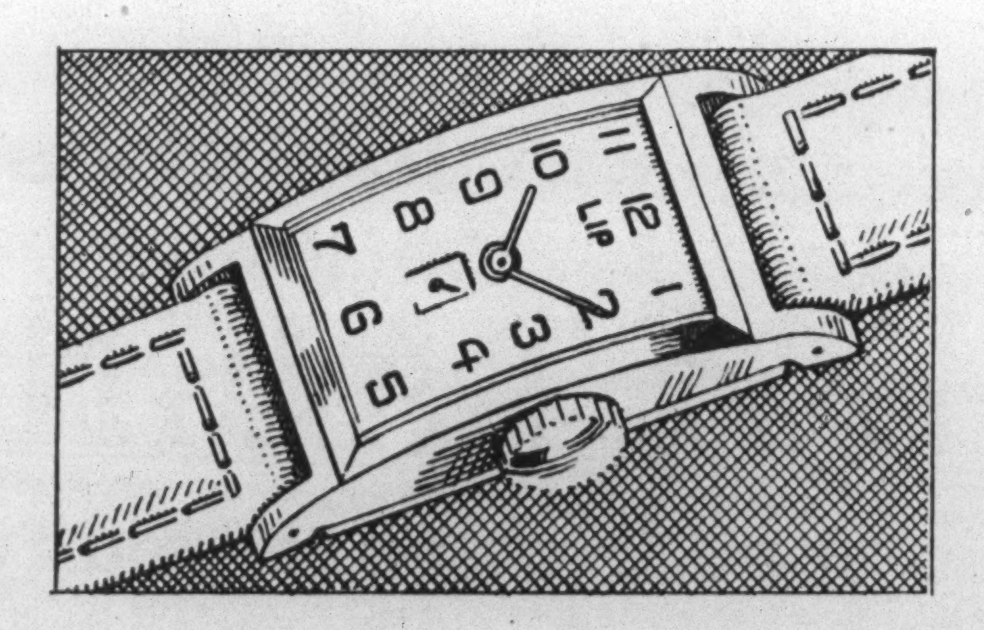
« Seule une pensée aussi théorique et aussi éloignée des faits que la pensée européenne moderne pouvait concevoir la possibilité d'une évolution de l'homme *indépendamment de la nature ambiante,* ou regarder l'évolution de l'homme comme une graduelle *conquête de la nature*. Il n'y a jamais d'évolution mécanique possible, l'évolution de l'homme est l'évolution de sa conscience. *Et la « conscience » ne peut pas évoluer inconsciemment*. L'évolution de l'homme est l'évolution de sa volonté, et la « volonté » ne peut pas évoluer involontairement. L'évolution de l'homme est l'évolution de son pouvoir de « faire », et « faire » ne peut pas être le résultat de ce qui « arrive »...

« ... Mais l'homme comprendrait-il, même de la façon la plus claire, ses possibilités, cela ne saurait le faire progresser d'un pas vers leur réalisation. Pour être en mesure de réaliser ces possibilités, il doit avoir un ardent désir de libération, il doit être prêt à tout sacrifier, à tout risquer pour sa libération ».



TRIOMPHE DE LA TECHNIQUE FRANÇAISE

A Besançon, dans une des plus belles usines du monde, LIP utilise des appareils plus précis que de puissants microscopes pour des contrôles et des réglages qui réclamaient auparavant des semaines de patience. Les méthodes de fabrication de LIP permettent de vendre une montre de haute précision au prix d'une bonne montre courante. C'est ainsi que la montre reproduite ci-dessous vaudrait normalement 15.000 francs. LIP seul peut la vendre 6.900 francs.



Les mille spécialistes horlogers de* LIP *sont fiers de la renommée de leur marque !



J. TONELLI
CNP
COMPAGNIE DE NAVIGATION
PAQUET
" LA LIGNE DU MAROC ET DU SÉNÉGAL "
PAR MARSEILLE

LETTRE DE TLEMCEM

Tremblant encore de cette béatitude diaprée que chante quelque part Nietzche je ferme les yeux et je songe. Tout cela existe-t-il en effet ? Est-ce en rêve, est-ce en réalité que je vis ce conte d'Orient. Ah ! Certes oui, vous existez, Tlemcen ! Depuis deux semaines je goûte ici une félicité partaite, je me promène dans une des campagnes les plus belles du monde, une véga aussi plantureuse que celle de Grenade, je muse dans les rues d'une ville active, j'erre dans des ruines sans mélancolie. Je ne fais autre chose que jouir, écouter les paroles toujours douces et amicales, des mélodies amoureuses ou mystiques, je n'ai jamais vu une seule fois un geste de menace ou de colère, les intonations brutales semblent ne pas exister dans la voix des hommes et des femmes. O peuple délicat, ô race courtoise ! Est-ce un miracle ? Allah le sait mais je ne connais nulle part de lieux où le rêve s'enlace plus étroitement à la vie.

Mosquées :

Entre tant de mosquées et d'oratoires qui faudrait-il dire ? Sidi-Bel-Hacen purement andalouse ? La Grande Mosquée dont le Mihrab évoque si précisément Cordoue et dont deux chapiteaux ont encore l'acanthe grecque disposée en étages ? Elle est trop ample, trop solennelle, elle n'a point la verve foisonnante de son modèle espagnol, mais son minaret domine la cité toute entière « vieux pasteur, troupeau moutonnant et serré des maisons ». J'aime plus que d'autres dans son délabrement et son austérité l'oratoire de Sidi-Brahim, les fleurs ont disparu du décor, la géométrie triomphe. Là dorment leur ultime sommeil bien des anciens rois de Tlemcen et le moqaddem cultive des légumes parmi les stèles tombales, un croissant turc surplombe le mirhab, désolation pathétique qui n'altère point le chant des rossignols et le roucoulement des colombes. Il y a aussi le minaret de Sidi-Snoussi et ses faïences bleu et jaune mais je préfère le vert exquis dont se pare Sidi-Lhacen. Souvent j'ai quitté la ville et j'ai été, au delà des remparts, méditer sous les oliviers près de la tombe d'un cadi de Séville à Sidi-El-Halouï, Dégoûté du droit coranique et sachant la plupart des cadis promis à l'enfer par un hadith impitoyable il vint vendre dans ce charmant village des beignets frits à l'huile. Plus tard Abou Juan Farès le superbe prince de Fez éleva sur sa tombe ce ravissant sanctuaire qui souhaite à tous « la prospérité durable, la bénédiction parfaite et la félicité ».

D'autres lieux encore conviennent aux méditations, j'aime, peu après la gare, au terme d'un vert sentier bordé de ronces, le haut et solitaire minaret d'Agadir qui a pour soubassement des pierres tombales latines. Chaque fois que je vais me baigner aux cascades d'El-Ouret je grimpe, à droite de la route, sur un svelte minaret mérinide qui est un parfait belvédère, tour à tour chambre d'amour et latrine. Un berger souvent, au son de sa grêle rhaïta y surveille ses moutons placides. Tout est charmant, intime, familier, et, le vendredi, les jeunes gens s'y promènent gentiment, les doigts dans les doigts ou raclant un air primitif et nostalgique de guimbri.

Les Saints indulgents de Tlemcen protègent cette rieuse jeunesse qui se divertit près de leurs koubbas. La princesse qui dort sous une élégante coupole polylobée dans les térébinthes et les oliviers sacrés de Moulay Yacoub reconnaît peut être dans ces chants mélancoliques et légers l'écho d'une amour ancienne. A Tlemcen les morts eux-mêmes doivent aimer la grâce de l'adolescence.

●

Tlemcen vivante :

Assurément Tlemcen est un merveilleux musée hispano-mauresque. Malgré notre vandalisme auquel présida l'héroïque et inepte général Cavaignac, Tlemcen garde, des trois siècles où la commandèrent les Abdelouadites et même du court et brillant passage des Mérinides, mille vestiges d'un art voluptueux, mystique, subtil qui en fait une digne rivale de Fez et de Grenade. Cependant plus que tant d'arabesques bruissant aux panneaux des mosquées j'aime voir vivre les Tlemçanis.

Entrons dans un café entre cent autres, ce charmant petit café maure de la rue de Mascara où naguère venaient deviser les frères Marsais, le regretté Alfred Bel à qui Tlemcen doit tant et Arnold Van Gennep. Quelle variété de visages autour des rondes petites tables de fer qui débordent sur la quiète place principale à l'ombre des hauts platanes ! Voici des Beni-Ournid des montagnes, charbonniers haillonneux aux faces de brigands, voici des Beni-Snous au regard madré qui vous proposent leurs nattes, plus loin somnole sur une chaise vétuste un riffain venu pour les vendanges. Avant que vous ayez esquissé un geste un de ces petits cireurs de Tlemcen qui semblent ne savoir que brosser et que rire s'empare de vos chaussures et vous n'aurez pas le cœur de lui soustraire votre pied. A votre droite s'installent des jeunes gens aussi soigneusement habillés qu'on peut l'être à Paris et à Alger et qui discutent en un français sans accent des chances d'une équipe sportive. Européens, africains, asiatiques qui le saurait ? Le visage de l'un est espagnol et bistre, un autre garde on ne sait quelle langueur italienne ou persane dans ses gestes, un troisième a un pur profil de médaille antique et des yeux d'aigue marine. Le type dit grec est moins rare à Tlemcen qu'à Athènes surtout parmi les Koulouglis qui descendent de ces turcs qui rassemblèrent dans leurs bandes guerrières des aventuriers de toutes les races de l'Europe et de la Moyenne-Asie. Rien par contre n'est moins fréquent à Tlemcen que le type mongol si ce n'est le type négroïde.

Certains regards glissant sous de longs cils sombres vous font souvenir que l'Andalousie n'est pas loin, où de Tlemcen jadis on allait si souvent par le port ruiné et voisin de Honeïn. Malgré leur disgracieux costume moderne il semble dans les rues parfois que l'on croise de jeunes patriciens du Bronzino mais, est-ce une manie ? c'est l'Andalousie que je retrouve partout ici. Tlemcen ne me paraît ni marocaine ni turque, ni algérienne ni française mais un canton de la montagneuse Frontera andalouse. A six heures du soir je me sens presque à Grenade ou à Cadix; le « paseo » commence, un paseo très court, très cérémonieux, très lent qui va du Méchouar à la place d'Alger par la rue de France ou la place

des Victoires. Les boutiques sont illuminées, les cafés combles et interminablement les jeunes gens refont le même chemin. Tous sourient, tous sont impeccablement vétus, jamais les voix ne s'élèvent avec force. Les jeunes filles se promènent comme en Espagne le plus souvent par petits groupes rieurs, ce sont des européennes ou des juives, toutes gracieuses, toutes futées mais elles sont bien moins nombreuses que les adolescents; les musulmanes à Tlemcen ne sortent point encore et on le regrette à voir, suivant eux aussi le paseo, les beaux visages de leurs frères. Ces jeunes bourgeois musulmans de Tlemcen — mais le terme de bourgeois est ici inexact —; le petit employé, le tisserand, le jardinier, s'habillent souvent ici aussi bien que les bourgeois — ces jeunes musulmans de Tlemcen on ne devine leur origine qu'aux mots arabes qui se mêlent à leurs propos français, et, peut être, un peu à la grâce à la fois nonchalante et dansante, toute espagnole de leur démarche.

A 9 heures du soir, l'esplanade du Méchouar, les places et les rues se vident. Le silence et la nuit prennent possession de Tlemcen. Seuls quelques cafés sont encore animés. De rares promeneurs viennent prendre le frais au petit Vichy, près de la porte de Sidi-Bel-Abbès, ou autour de l'Eglise Saint-Michel. Çà et là chantent encore un guimbée ou un accordéon mais ils vont se taire car à Tlemcen, même en septembre, on se couche tôt.

•

Campagne de Tlemcen :

Il y a certes un délicieux petit jardin qui jouxte les cyprès du grand cimetière mais nous le laisserons aux lycéens qui viennent l'été y errer, un livre scolaire à la main, ou y bavarder. Studieuse jeunesse qui se plaint et à bon droit comme à peu près partout en Afrique du Nord de n'avoir pas d'amis français. En 1911, à Tlemcen même, Arnold Van Gennep notait la désapprobation unanime des colons et des fonctionnaires pour ses relations indigènes. En cet été 1949 il faut convenir malgré maints discours de Marrakeh à Tunis et malgré deux guerres menées en commun il faut convenir qu'à peu près rien n'est changé.

Nous laisserons là ce beau jardin et nous prendrons la corniche qui domine les bosquets et le vénéré Sanctuaire de Sidi-Bel-Abbès, encore un andalou qu'a conquis Tlemcen et que viennent implorer parfois de bien loin de dévotes chrétiennes espagnoles, mais m'a dit le bienveillant moqaddem ce Santon de Séville n'est-il pas un peu encore à elles ?

Nous dominons bientôt l'immense plaine, le paysage s'étend à perte de vue, l'athmosphère est transparente et légère. Le tableau est merveilleusement composé avec ses chaumes fauves, le vert déjà bruni des vignes, les bois d'oliviers, les bosquets de térébinthes, de caroubiers et de figuiers. Cette terre rougeâtre on la sent grasse et généreuse, comme beurrée. Il y a dans les vergers des grenadiers, des cerisiers, des pommiers que parfois dominent de hauts peupliers ou de grêles cyprès. Tout est ici plus riche qu'ailleurs, plus abondant et de saveur plus corsée. On a la meilleure huile et les meilleurs fruits, la plus souple et la plus fraîche verdure.

Le sol semble saupoudré d'or, l'ombre des arbres y découpe des flaques d'améthyste, partout courent des seguias aux eaux claires, le feuillage d'argent des oliviers et des amandiers s'y reflète. L'azur est d'une souriante et tendre pureté, pervenche et turquoise, d'adorables nuages gris semblent appareiller pour des navigations fabuleuses, des vapeurs légères glissent au long des montagnes. Au milieu des champs, au pied de la forêt des pins, au terme des routes blondes qui sinuent dans la plaine mais savent où elles vont, Tlemcen s'étale avec une langueur toute féminine et s'appuie avec nonchalance à l'épaule des collines.

●

Mansourah et le Soufisme :

Hier après avoir rêvé dans les chênes de la silencieuse forêt d'Hafir je fus vénérer la tombe de Lalla Setti d'où la vue s'étend jusqu'à la Méditerranée, demain je ferai la sieste dans les figuiers, près des cascades des bruissantes d'El-Ourit où plongent des gamins rieurs ; aujourd'hui c'est dans les ruines de Mansourah la marocaine, à côté des vignes fameuses, que j'écoutai mes songes.

Si du palais qu'Abu-Hassan — le souverain de Fez dont la légende a fait le Sultan Noir — qu'Abu-Hassan fit construire, il ne reste qu'un bassin désolé et quelques pans de mur, les admirables remparts dont il ceignit la ville nouvelle demeurent presque intacts et dominent les bouquets d'arbres luxuriants. Mais surtout, surtout il y a le hautain minaret mérinide, frère rose et exilé de la Koutoubia de Marrakech. Seul, quoique foudroyé, il a survécu à la vaste mosquée qui mesurait à en croire Georges Marsais quatre vingt-cinq mètres sur soixante. Que de choses sont mortes à ses pieds jusqu'aux nobles cyprès qu'après Emile Henriot j'y admirais en 1934. De fausses galeries, d'élégants arcs brisés tendus sur de fines colonnes d'onyx couronnent à trente-cinq mètres la tour à demi-brisée. Allah n'a point voulu, en effet, assure la légende qu'en subsiste la moitié construite par un juif andalou qu'Abu-Hassan obligea, sa tâche accomplie, à se précipiter du lanternon, d'où le muezzin devait chaque jour proclamer la grandeur de Dieu, sur le sol.

Magnifique et isolé, au milieu des oliviers et des vignes le minaret de Mansourah semble crier au ciel l'affirmation de l'unité divine. Peu lui importe le voisinage des colons chrétiens ou des placides fellahs qui commencent à vendanger les raisins.

Les oiseaux du soir ont gagné les feuillages et dans le doux crépuscule c'est un bavardage étourdissant, le minaret devient couleur de rose morte, les teintes du couchant s'assourdissent, il me faut rentrer à Tlemcen ou Si Yahia Boutmen m'attend à dîner avec le vénérable cheikh des Chorfas Ouezzaniyins.

L'aimable, disert et érudit vieillard ! Sa figure respire le contentement du cœur. Il n'a point pour les Mérinides la vieille haine des Tlemçanis. Ces princes dit-il ont protégé les Soufis. Tandis que nous mangeons et nous devisons la jeune lune a pris peu à peu possession de l'espace. Nous parlons des mystiques andalous, d'Ibn-Arabi et surtout de Sidi-Bou-Médine qui repose maintenant à deux kilomètres d'ici dans le somptueux sanctuaire que lui construisit le sultan mérinide Abu-Saïd en 1339. Le

Santon étudia à Séville et à Fez et il mourut à Tlemcen au moment où il se rendait à Marrakech. La ville lui avait semblé un lieu admirable pour dormir son dernier sommeil et le Très-Clément exauça son désir. De toute l'Espagne, de tout le Moghreb il fut célébré des poètes. « Si nos corps sont loin de l'endroit où tu reposes, nos cœurs ne soupirent pas moins après le moment où il nous sera permis de te revoir. Tu as couru dans la lice de la vie et tes pas ne t'ont point trahi, car ils ont atteint glorieusement le but; tu reçois maintenant le prix de ta course... ».

Déjà la lueur du croissant décline, les étoiles brillent plus claires dans le ciel profond. Le jet d'eau a modifié son murmure, il est plus doux, plus lointain. En écoutant le cheikh je comprends mieux encore qu'à la lecture de Massignon ou d'Asin Palacios que si le Soufisme est une synthèse mystique d'une rare richesse, unissant poésie et philosophie, rêve et ascèse, il est à jamais fermé aux théologiens et aux fqih. Il ne livre son secret bienfaisant qu'à ceux qui cherchent la paix d'un cœur pur, simplement, très simplement. L'ombre nocturne dans le beau riad de Si Yahia a étouffé tous les bruits, le jet d'eau se tait, le ciel est empli par la seule vibration des astres. Maintenant c'est du père de Foucauld que nous parle Si Yahia Boutmen dont il a trouvé au Hoggar au cours d'un long séjour le souvenir encore très vivant. Je me rends compte une fois de plus combien notre commun ami Dermenghem a raison de dire que les musulmans ne reprochent pas aux chrétiens leur religion, mais ce qu'ils regardent comme leur manque de religion et plus encore le peu de dignité avec laquelle beaucoup tentent de la servir. Notre entretien ne cessa

qu'avec l'aube et le cheikh le termine en me citant ces vers d'une inscription de Tlemcen : « O ma confiance, ô mon espérance, c'est Toi l'Espoir, c'est Toi le Protecteur, scelle nos actions pour le bien ».

●

Mariages, musiques et poésie :

J'ai à Tlemcen trois amis et leur obligeance est insatiable. Tous trois sont artistes, poètes et musiciens. Si Yahia Boutmen est à la fois le plus érudit — la Société des Amis du Vieux Tlemcen lui doit beaucoup — et le plus musicien — la station de Radio-Tlemcen tient de lui la qualité partaite de ses concerts. Zerrouki est le plus éloquent. Quant à Mohammed Dib — un sauvage comme le veut son nom — il est perdu dans les plus beaux songes et il compose des vers français qui unissent à une étonnante modernité (Le surréalisme l'a quelque peu effleuré) un accent nostalgique qui est celui même des chants de Tlemcen qu'on appelle des Mouals.

L'Aid Kébir approche et il convient de hâter les mariages avant de commémorer le sacrifice d'Abraham. Ceux-ci gardent encore à Tlemcen beaucoup de la magnificence d'antan, les plus pauvres se ruinent pour satisfaire à la tradition mais, hélas ! les jeunes gens n'y revêtent plus les costumes si seyants d'autrefois. Il n'en est pas ainsi heureusement des jeunes filles, la disgrâce est que nous ne les voyons point :

« Beaux visages, fruits d'or des jardins interdits » comme chante le poète. Nous ne pouvons les imaginer qu'à travers les traits à la fois délicats et graves de leurs plus jeunes frères. Plus encore qu'à festins les mariages sont à Tlemcen prétextes à musiques. Ainsi que Montherlant qui les goûtait si fort j'aime les chanteurs et les musiciens de Tlemcen. Redouane au beau nom, qu'il a si magnifiquement célébré, y fait encore entendre sa voix sainte et pure, le cheikh Larbi est toujours le virtuose incomparable de jadis et son fils, le charmant et modeste Mahmoud, prolonge le génie harmonieux de son père.

Me voici donc, par la volonté de mes trois amis, convié à cinq noces. C'est-à-dire à cinq concerts de musique andalouse. Parler de ce qu'elle fut et de ce qu'elle demeure ne saurait être le lot d'un profane de ma sorte et surtout sur elle il y a d'admirables pages de Montherlant dans *Service Inutile*. S'il revenait à Tlemcen, puisse Allah lui ménager cette joie ! il ne serait point déçu. Malgré une jeunesse un peu oublieuse que fascine le jazz la musique andalouse éternellement enlace ces inépuisables thèmes si bien exprimés par le poète Manuel Machado (1) :

Dice de ojos negros
Y de rojos labios
De venganza, de olvido, de ausencia
De amor y de engano.

---

(1) « Elle dit les yeux noirs, les lèvres rouges, la vengeance, l'oubli, l'absence, l'amour et la tromperie ». Cante Hondo : La copla andaluza.

Cordialité, infatigable gentillesse des musulmans de Tlemcen ! A Mansourah dans un jardin féérique qu'un notable, El Haj Ed Dine avait choisi pour le cadre des noces de son fils deux orchestres se répondaient dans les bosquets. Ivre de musique et de thé, ivre aussi des propos de Si Yahia Boutmen il me fut interdit de m'en aller avant quatre heures du matin. Il faisait une de ces religieuses nuits d'Afrique, étincelantes et légères où se répercutent si bien les sons les plus ténus et le murmure d'un ruisseau proche ajoutait sa liquidité à celle de la voix de Redouane. Traducteur passionné, Si Yahia m'explique les chants et il me semble que les poètes de Tlemcen ont étrangement senti le charme des êtres et des choses, les yeux meurtriers de douceur des jeunes filles, le charme des jardins et des fleurs. Leur arabe si doux, même quand il est parlé, convient singulièrement à la célébration de la nature et de l'amour. Gracieusement, d'un geste lent qu'ils se plaisent à répéter et bien que la nuit soit fraîche, des adolescents s'éventent. Je les envie d'être les fils d'une très vieille, très noble et très accueillante civilisation ; musiciens et poètes les Tlemçanis savent goûter tout ce qu'il y a de beau sur la terre. Même quand leur voix se fait grave ils sourient et, délicieusement, ils enlèvent ainsi tout dogmatisme à leurs affirmations.

Tlemcen, terre promise, qui l'a une fois touchée, n'a de cesse qu'il n'y retourne !

CH. SALLEFRANQUE.